

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(1^{er} juillet- 6 août\) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants](#)[Item](#)[12. Stafford House, Vendredi 21 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

12. Stafford House, Vendredi 21 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

8 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#), [Séjour à Londres](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants

[11. Val-Richer, Mardi 25 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#) est une réponse à ce document

[11. Duplicata Val-Richer, Mardi 25 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#) est une réponse à ce document

[12. Val-Richer, Mercredi 26 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#) est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-07-21

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitMon dernier n° est à peine sorti de mes mains que j'en commence un autre.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1,
n°30/43-44

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 52-53, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/169-180

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

12. Stafford House le Vendredi 21 juillet 1837

Mon dernier N° est à peine sorti de mes mains que j'en commence un autre. Je me regarde avec curiosité. N'y a-t-il pas de la folie dans tout ce que je fais dans tout ce que je pense ? Qu'ai- je fait de ma raison, de ma dignité, du peu d'esprit que je croyais avoir. Il semble que tout m'ait abandonné à la fois. Je me sens livré sans réserve à quelques instants de bonheur. Je me donne sans réserve aussi au désespoir. Mais ce bonheur, il était trop grand, trop inattendu. Il devait me tourner la tête. & vous l'avez vu, je n'avais pas en moi de quoi le supporter. Je vous ai fui, croyant retrouver un peu de calme; m'accoutumer à la félicité ; et en effet je voyais dans vos lettres de quoi faire face à la fois à de déchirants souvenir et soutenir une séparation qui m'a coûtée plus encore que je ne l'ai montré. Tout cela s'est trouvé vrai pendant huit jours. Huit jours pas davantage ; mais vos lettres étaient là. Je n'en ai plus. Depuis le 9 pas un mot, pas un signe de vie. Quand elles venaient tout était riant autour de moi. Jamais tout le monde, j'écoutais tout, je prenais part à tout. J'étais touchée, honorée de l'amitié qu'on me montrait. Tout est changé, je ne comprends rien, je n'aime rien, tout m'importe. Je vous voyais partout mais cette vision me donnait de la force, du bonheur, de l'esprit. Je vous vois partout encore, sans cesse, mais votre image me bouleverse, me trouble, m'anéantit. Je veux pleurer, je pleure. Je suis les battements de mon cœur. Il ne semble qu'il battra ainsi aux approches de la mort, car eût une angoisse qui me rend difficile de comprendre comment je vis encore.

Et si je mourrais au milieu de ce tourment de cœur, de ces doutes, de ces horribles craintes, quelle mort affranchie ! Que faites-vous ? Souffrez-vous aussi ? Mais dans ce cas & dans tous les cas (cas où vous n'avez pas de lettres, ou, si elles vous arrivent, vous savez toutes mes douleurs) Comment n'avez-vous pas trouvé un moyen quelconque pour faire cesser les tourments que nous endurons ? Je dis nous ai-je tort ?

Samedi 22. 9 heures du matin, Une lettre une lettre ! La voilà devant moi. J'ai passé la nuit en pleurs, en prières. Je vous voyais, malade, mourant, mort. Qui peut deviner jusqu'où la nuit, le silence, la fièvre peuvent porter une imagination malade, un cœur passionné. Vous voyez que je ne me gêne plus. J'aurais su me contenir dans le bonheur, dans la sécurité. Vos lettres eussent été cela pour moi.

Vos lettres ne venant pas l'inquiétude, les alarmes, ont tout dominé en moi. Mon style s'en est ressenti. Je me rappelle avec effroi que je n'ai plus accepté la moindre contrainte. Il y aurait gaucherie à m'y soumettre maintenant. Le mal est fait si mes lettres sont lues. Le mal est fait depuis longtemps vis à vis de vous, car si mes paroles n'ont pas exprimé tout ce que ressentait mon cœur. Vous y liriez, vous saviez bien que toute parole restait au dehors de ce qui le remplissait. Il me semble Monsieur que je ne vous ai jamais tant dit que je vous ai écrit ? mais j'en viens à votre lettre. Avec quelle ardeur j'ai déchiré l'enveloppe.

C'est le N°7. 4, 5 & 6 me manquent & ce N°7 ne traite que de haute politique. Rien que de cela. J'y cherche en vain autre chose. Cette autre chose que renfermait sans doute les lettres égarées ou interceptées. C'est celles-là qu'il me fallait. Par quel étrange hasard ou quelle infernale intention, me vois-je privée de ce qui valait tout pour moi, & rien pour tout autre ! Mais je ne dispute pas vous vivez ! J'en tiens la preuve en main j'en rends grâce à Dieu, à vous.

Il me semble que je vais revivre. Mais qu'il me faudra de temps pour revenir en fait de santé là où vous m'avez laissée ! Monsieur je suis méconnaissable. Je n'ai ni mangé, ni dormi depuis dix jours. Et ne croyez pas que j'exagère vous le verriez bien à ma mine si vous me voyiez aujourd'hui. Votre lettre est admirable, mais il me semble que celles que je n'ai pas, que ces trois N° qui me manquent, devaient être bien autrement précieux. Aujourd'hui je ne saurais haïr, mais demain après, je crois que haïras celui-qui m'a volé mon bien autant que j'aime celui-qui me le donnait. Voilà un homme très parfaitement détesté. Ah, je respire ; c'est vrai ce que je vous dis. Je respire. & il me semble que je fais respirer les autres. Marie, une femme, les enfants de la maison (ils viennent chez moi le matin) tout cela a été reçu avec douceur. Tout cela me dit que j'ai bien dormi, qu'ils voient cela à ma mine. Quel mensonge que ma mine. Je n'ai pas fermé l'œil ! Mais une lettre, quelques feuilles de papier & pas un mot affectueux cependant, voilà ma mine du moment.

Ah Monsieur quel empire que celui que vous avez sur moi. Pourquoi vous le dis-je tant ? Quel mauvais calcul.... Voilà un vilain propos, le jour où je me livrerais à un calcul, je ne saurais plus aimer. Soyez tranquille Monsieur, je ne calculerai jamais. Votre lettre me rappelle que je ne vous ai plus rien conté depuis huit jours je crois. Je ne sais où aller retrouver mes souvenirs, je ne sais où je vous ai laissé. Lord Palmerston a fait des démarches pour me voir seule. Je l'ai reçu. Je l'ai même reçu avec amitié, & il m'a parlé comme par le passé avec confiance. Il confirme tout ce que je vous ai déjà dit de la Reine. Il est en pleine sérénité & contentement. La proclamation du roi de Hanovre ne me parait pas le contrarier beaucoup. Elle a fait du tort au parti conservateur ici ; & elle peut donner de l'embarras en Allemagne. Cela le fait rire.

Mon audience chez la Reine m'a laissé d'elle une très favorable impression. Nous avons été seules pendant une demi-heure. Il y a beaucoup de réserve & de convenance dans sa conversation un peu de timidité qu'elle sait fort bien allier avec un peu de hauteur. Un visage charmant ouvert, l'œil fort intelligent, un sourire très gracieux, le nez bien fait, la fraîcheur de 18 ans & de joues charmantes à baisser. Elle se fatigue beaucoup mais elle dort fort bien sur tout cela. Dès que ses Ministres la quittent elle chante. Elle chante toujours, à sa toilette lorsqu'on lui met le manteau royal. la royauté lui paraît charmante, et puis elle aime vouloir. Elle veut de la musique après le dîner. Il n'y a pas de tente pour la placer dans son jardin. On court au galop, on trouve, on place, on place mal, mais cela lui est égal, elle veut que cela soit & cela est. Tout est à l'avenant et tout le monde est gai de sa gaieté, jeune de sa jeunesse. Il y a longtemps qu'il n'y a rien ou de jeune sur le trône d'Angleterre. Les plus vieux, les plus frondeurs souriant avec complaisance.

Tout cela est joli à voir. J'ai eu un long tête à tête avec la Duchesse de Kent. Elle est mécontente. C'est dans toute l'Angleterre la seule personne désappointée. Elle le dit trop. Il est évident que dans peu de temps d'ici il ne restera plus entre la mère & la fille que des rapports de stricts convenance. Personne n'en est fâché.

Depuis le commencement de cette semaine j'ai manqué à tous les grande dîners que j'avais acceptés. J'ai offendé bien du monde, j'ai donné du chagrin à quelques personnes. Lord Grey entre autres. Il est parti hier pour sa province vraiment affligé, & lorsque j'ai vu sur ce noble visage une larme descendre vraiment de cet œil si doux, je me suis sentie du remord et j'étais prête à lui demander pardon de toutes les angoisses qui m'ont empêchée de lui montrer de l'amitié comme il avait le droit de l'attendre de moi.

Je relis pour la quatrième fois votre N°7. Vous ne me parlez pas de mes lettres mais comme vous ne portez pas de plaintes, je dois en conclure qu'elles vous parviennent. Je risque donc encore celle-ci par la voie directe, mais saurai-je jamais si elle vous est parvenue ? Faites donc faire des recherches au bureau de poste de votre ville car enfin trois lettres me manquent, et celle-ci du 17 est bien vieille. Adieu monsieur, adieu. Que j'aurais l'âme heureuse si notre correspondance allait comme elle va pour tout le monde. Verrai-je encore une lettre ? Tout ce que j'ai gagné aujourd'hui, c'est de ne plus me faire des dragons quand il n'en viendra pas. Ah les horribles images qui m'ont poursuivies ! Tout mon corps tressaillait. Il me semblait que j'allais mourir. Mon prochain N° vous apprendra à quoi je me décide en conséquence des mouvements de mon mari.

Citer cette page

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857), 12. Stafford House, Vendredi 21 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot, 1837-07-21

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 22/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/889>

Copier

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 52-53

Date précise de la lettre Vendredi 21 juillet 1837

Destinataire Guizot, François (1787-1874)

Lieu de destination Val-Richer

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Londres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

